

trop instruits pour ne pas savoir à merveille combien Homère diffère de Virgile, et Démosthène de Cicéron."

On dit en second lieu : "Nos élèves ne savent plus le grec ; Homère et Démosthène sont pour eux lettre morte ; il est parfaitement inutile en conséquence de les retenir sur des textes qui ne leur livrent plus leurs secrets : l'étude de deux langues aussi difficiles est une charge accablante : sacrifions l'une, celle qu'on ne sait jamais, pour fortifier l'autre." Raison spécieuse, répond M. Croiset, mais nullement concluante. Oui, la faiblesse des études est incontestable, et il n'y a pas un homme de quarante ans qui ne confesse que, s'il sait encore un peu de latin, "il ne sait plus un mot de grec et que, d'ailleurs, il n'en a guère su davantage." Mais les bacheliers d'antan se calomnient, car, s'ils ont oublié le grec, ils en ont profité. L'épreuve grecque du baccalauréat sur laquelle gémissent les examinateurs, prouve seulement que le candidat "réduit à ses seules forces," en face d'un texte grec, fait piteuse figure ; mais, remplacez ce malheureux candidat au milieu d'une classe où le professeur ne se contente pas de traduire ou de faire traduire les mots, où sa science et son goût animent un chant d'Homère, une tragédie de Sophocle, un dialogue de Platon, un discours de Démosthène, ou "pour peu que le professeur sache son métier," l'élève ait le temps de ressentir l'émotion de la beauté grecque, vous avouerez que ce pauvre candidat doit être jugé "sur ses études, non sur un examen final qui ne peut jamais, quoiqu'on fasse, donner de son travail une idée tout-à-fait exacte."

M. Croiset insiste, d'ailleurs, avec le goût le plus discret, sur l'utilité de l'étude du grec ; cette langue serait, plus même que le latin, capable de développer l'aptitude analytique de l'esprit. Non pas qu'on doive mettre le grec à la place du latin comme fondement de l'enseignement classique, (on a soutenu cette opinion) ; mais on pourrait en commencer l'étude plus tôt et tout n'irait que mieux si les jeunes professeurs mettaient plus de conviction à l'enseigner.

M. Croiset signale "deux acquisitions capitales que rien ne peut suppléer, ni l'étude du latin, ni même la lecture de traductions, et qui résultent naturellement pour l'élève d'un cours d'études grecques suivi jusqu'au bout avec un succès moyen : je veux dire une conception plus délicate de la beauté et un élargissement sensible de l'horizon historique." Sacrifier ces